

Une affaire de femme

« Les femmes apprennent vite, par les temps qui courent » m'a dit mon mari lorsque nous nous sommes retrouvés dans les bras l'un de l'autre à sa sortie de prison. Et il avait raison.

Il y a quelques semaines, j'étais l'épouse au foyer d'un cadre supérieur dans une grande entreprise française, Orstam, turbines et chaudières en tous genres, une situation stable dans une entreprise solide. J'étais la mère de deux grands garçons, bons élèves chez les jésuites, l'un tout près du bac, l'autre à la porte des grandes écoles. Education réussie, phase de largage en vue. J'employais mon temps à surveiller mon foyer, courir les magasins et les musées, jouer au tennis et au bridge avec mes amies. J'étais très occupée. Et puis l'impensable est arrivé, sans prévenir. Mon mari est parti en voyage d'affaires pour quelques jours à New York. Normal. Pas un coup de fil pendant son court séjour. Un peu étonnant. Je suis allée l'attendre à l'aéroport à la date prévue pour son retour. Personne. La compagnie m'a informée qu'il ne s'était pas présenté à l'embarquement, à New York. Début de panique.

Je suis rentrée chez moi, j'ai téléphoné à l'entreprise. Personne ne semblait au courant. Un inconnu, au service juridique, a fini par m'informer que mon mari était « retenu » aux Etats Unis, mais je ne devais pas m'affoler, il était « pris en charge » par les avocats d'Orstam dont il m'a donné les coordonnées. Je leur ai donc téléphoné, et j'ai eu les mêmes réponses évasives.

- « Retenu » aux Etats Unis, cela veut dire en prison ?
- Disons que pour l'instant, il n'est pas libre de ses mouvements.
- Et pourquoi ?
- La justice américaine a des soupçons de corruption sur des marchés indonésiens. Mais soyez rassurée, Orstam et votre mari nient tout en bloc.

Rien de rassurant, en somme. Le monde vacillait sous mes pieds, autour de moi, et je n'avais plus de prise. Il ne me restait plus qu'à méditer sur mon incroyable fragilité de femme entretenue. J'ai fait dîner les garçons, j'ai bu deux verres de vin rouge et je me suis couchée. « J'y penserai demain. »

Le lendemain matin, sonnerie du téléphone, je me suis précipitée... Un inconnu, un journaliste qui prétendait pouvoir me donner des nouvelles de mon mari, si j'acceptais de le rencontrer. Je n'ai pas réfléchi, j'ai accepté, et lui ai fixé rendez-vous dans une brasserie à côté de chez moi. J'ai vu arriver un trentenaire propre sur lui, plutôt avenant, qui s'est présenté : « Jacques Delmas. » Je l'ai laissé parler.

- J'étais dans le même avion que votre mari, j'ai assisté à son arrestation à son arrivée à l'aéroport.

- Il est en prison ?

- Vous ne le saviez pas ?

Il m'a montré une photo sur son portable. Une photo en noir et blanc violemment contrastée, mon mari, de trois-quart dos, menotté, le visage tourné vers le flash du photographe, surexposé, livide, un effet tragique très réussi, j'ai senti les larmes me monter aux yeux. Le journaliste continuait :

- Il est à Wyatt, une prison dure. Il est au secret.

- Mais pourquoi ?

- Des histoires compliquées. La justice américaine veut faire la peau à la direction d'Orstam, et se sert de votre mari comme otage pour peser sur eux.

- Pourquoi lui ?

Il a hésité, puis il a pris son élan :

- Je travaille en collaboration étroite avec un ami américain bien introduit au palais de justice de New York. D'après des bruits qui courent dans les couloirs, votre mari aurait déjà eu des difficultés avec la justice américaine, des histoires de consommation de cocaïne...

- Mon mari ? Impossible...

- ... en compagnie de très jeunes femmes. Ce qui fait de lui une cible idéale. J'ai fermé les yeux, le dos bien droit appuyé à la banquette, les mains posées à plat sur les cuisses, j'ai respiré à fond cinq fois, et j'ai pensé : « le salaud s'amusait pendant que je moisissais à la maison. » Cette pensée m'a surprise, mais je l'ai laissée se développer, prendre forme. Puis j'ai demandé :

- Qu'attendez-vous de moi ?

- Je suis journaliste dans la presse économique. Je cherche à savoir qui est à la manœuvre derrière la justice américaine, et dans quel but.

- Je n'en sais rien. Il ne me parle jamais de son boulot. Chez Orstam je ne connais que quelques secrétaires, dont certaines sont d'ailleurs devenues des amies.

- Mais votre mari doit avoir une idée. Nous pouvons vous obtenir le droit à une visite et nous vous payons le billet d'avion. Vous lui posez la question, et vous nous transmettez sa réponse.

Encore sous le coup de la découverte des frasques de mon mari lors de ses déplacements « prenants et exténuants », comme il disait, j'ai failli envoyer paître ce jeune journaliste. Et puis, à la réflexion, avoir quelque chose à faire face au désastre, revoir mon mari, le surprendre, lui montrer que moi aussi j'ai une vie qu'il ne connaît pas. Un parfum d'aventure et de revanche. J'ai dit d'accord. Delmas avait l'air excité, content.

- J'organise votre voyage dans les jours qui viennent. De votre côté, téléphonez à vos amies dans l'entreprise, essayez de savoir comment est prise la nouvelle de l'arrestation de votre mari, ce qui se dit autour. Je vous laisse mon numéro de téléphone, n'hésitez pas à m'appeler.

Je suis rentrée chez moi. Pas le temps de me lamenter sur mon sort. J'avais à faire. D'abord, savoir qui était ce Jacques Delmas. Wikipédia, quelques occurrences sur Internet : Un petit journaliste économique peut être, mais spécialisé dans un genre assez particulier, la chronique people des milieux

d'affaires, notices bio, informations semi confidentielles sur des rencontres, des collaborations, des promotions, des négociations, une prose à mi-chemin entre l'hagiographie et le persiflage, aux franges d'une forme de chantage bien élevé. Il venait de publier avec un certain Phil Owen, son copain américain sans doute, un livre qui regroupait des portraits de quelques magnats américains, bourré de détails croustillants, qui faisait un malheur en librairie. Donc méfiance. Il fallait garder la main.

J'ai téléphoné à ma meilleure amie, au service financier d'Orstam depuis une vingtaine d'années, assistante du directeur qui lui faisait toute confiance. Elle ne savait pas que mon mari n'était pas simplement « retenu », mais bel et bien en prison.

- Ici, personne n'est au courant. Le seul souci de la direction, c'est la discrétion absolue. Le dossier de ton mari a été confié à un petit jeunot dénommé Nicolas Barrot, un conseiller personnel du grand patron. Avec un guignol comme ça, tout est à craindre...

- Pourquoi guignol ?

- Hier, il y avait une réunion à notre étage, entre notre directeur, le dénommé Barrot, et Eastern Western Bank, notre banque américaine, pour faire le point sur l'aspect financier de nos difficultés avec la justice américaine. Après la réunion, je suis entrée dans la salle, comme d'habitude, pour ramasser les papiers, et remettre de l'ordre, et je suis tombée sur le petit Barrot en train de se faire emballer par la banquière...

- Emballer ?

- Elle l'a invité à dîner demain soir au restaurant Maison Blanche, le nom m'a frappée, une Américaine à la Maison Blanche...

- Elle s'appelle comment ta banquière ?

- July Taddei, c'est une Italo-américaine et une beauté.

Je connaissais le restaurant en question. Mon mari m'y avait emmenée une fois, pour faire de la figuration et donner une touche intime à un dîner avec deux

hommes d'affaires chinois. Je m'étais mortellement ennuyée, mais je gardais un beau souvenir du cadre et de ce qu'on y mangeait. Ça ressemblait à quoi une beauté italo-américaine et banquière ? J'ai appelé Delmas.

- Demain soir, vous m'invitez à dîner au restaurant Maison Blanche.

J'ai cherché l'organigramme d'Eastern Western Bank. July Taddei y occupait une belle place, au sixième rang de la hiérarchie. Et une photo format timbre-poste, à côté de son nom, était prometteuse.

Nous avons attendu le couple Taddei - Barrot en flânant avenue Matignon, devant l'entrée du restaurant. La banquière tenait ses promesses, grande, mince avec une belle poitrine, et des cheveux noirs mi longs sur les épaules, beaucoup d'allure. Nous leur avons emboité le pas quand ils sont entrés dans le hall, puis dans l'ascenseur qui montait directement à l'entrée du restaurant, sur les toits. Grand espace lumineux, immense baie vitrée en façade, luxe sans agressivité. Le maitre d'hôtel les a installés dans une petite niche toute gainée de cuir dans le fond de la salle. Impossible de capter leurs conversations. Mais Delmas savait lire sur les lèvres, un talent hérité de ses années de cancre dans un lycée ad hoc. Nous nous sommes donc installés à une table avec vue sur la leur, et nous avons engagé une conversation pendant laquelle Delmas me murmurait les phrases de la banquière qu'il parvenait à saisir. « Les crises sont de formidables opportunités ». (Je la voyais se pencher vers Barrot, je devinais le décolleté plongeant) « Vos patrons pas performants... opérations calamiteuses ». (La jambe de July frôlait la cuisse de Barrot, puis se glissait entre ses deux jambes) « L'homme bafouille, je ne peux rien lire ». (Pas étonnant. Perturbé le petit jeune. July s'était redressée dans son fauteuil avec un sourire de triomphe) « Opportunités... saisir... grand groupe international... La justice américaine fait peur aux dirigeants d'Orstam... en profiter... bons choix aux bons moments ». (Elle s'était de nouveau penchée vers Barrot, retour du décolleté plongeant, elle avait posé ses mains sur les siennes, dans une lente caresse. Pauvre gars, il ne

faisait pas le poids.) Pause. Ils en étaient au dessert, ils ont trinqué au champagne. Reprise. « Beaucoup d'argent sans risques... vous serez à la manœuvre et à la caisse... faites-moi confiance, ne soyez pas frileux, Nicolas, jouez la crise ». Faites-moi confiance... cette femme me faisait froid dans le dos. La chasse était finie, la proie capturée. Ils sont partis, nous sommes restés, enfin seuls, pour déguster nos millefeuilles framboise et boire notre champagne.

- Maintenant que nous sommes tranquilles, expliquez-moi le contenu de la scène à laquelle nous venons d'assister.
- Si je comprends bien, la banque de Taddei travaille pour une grande entreprise, en bonne logique américaine, je ne sais pas laquelle, qui veut profiter des démêlés d'Orstam avec la justice américaine pour mettre la main dessus, en tout ou en partie. Pour avoir un allié dans la place, elle séduit le petit jeune qui suit le dossier de votre mari, cela peut être utile.
- Mon mari serait pris en otage dans une opération de racket ou de chantage, et la banquière joue les Mata Hari, ce sont des mœurs courantes dans le monde des affaires ?
- Oui, plus ou moins. Les hommes d'affaires vraiment doués sont des prédateurs qui ne laissent jamais passer une occasion, quand elle se présente, et qui ne lésinent pas sur les moyens.

J'avais admiré l'entreprise de séduction conduite par Taddei. Rien d'improvisé dans ce dîner. Elle avait à la fois des prédispositions et de l'expérience. Ce n'était pas un rôle pour moi. J'ai dit, sur le ton de l'évidence :

- Je crois bien que le chantage est plus à ma portée que la séduction.

Delmas m'a regardée d'un air bizarre.

Quelques jours après ce dîner, Delmas m'a téléphoné, son copain m'avait obtenu un permis de visite, valable la semaine suivante. J'ai confirmé mon accord, il s'est chargé des papiers et des billets. Après avoir accepté, j'ai eu un moment de doute. Qu'est-ce que j'allais faire là-bas ? Obéir aux ordres de deux

jeunes journalistes sans envergure en demandant à mon mari quels intérêts se cachaient derrière la justice américaine, au risque de le mettre en danger s'il me répondait ? Et pour leur seul profit. Hors de question. C'était notre histoire, notre vie, à nous de décider comment nous la menions.

Il fallait d'abord que je comprenne pourquoi mon mari était en prison. En cherchant sur internet, je trouvais un compte rendu de la conférence de presse que le procureur américain avait tenu trois jours après l'arrestation. Une charge ultra violente contre Orstam, corruption généralisée à tous les étages, du grand patron à la dame pipi, avec un acharnement particulier contre le grand patron, décrit comme le chef d'orchestre de toutes les vilénies. Quelques extraits accablants de la correspondance interne de l'entreprise avaient été lus à la presse. Le nom de mon mari y figurait à plusieurs reprises, mais pas celui du patron. J'en concluais que le procureur n'avait rien contre lui et avait besoin du témoignage de mon mari pour le mouiller. Mais mon mari se taisait, c'était son choix, je le respectais. Mais ce silence avait un prix pour le patron d'Orstam. Et la seule question que j'avais à me poser était : quel prix, et comment le faire payer ?

Mon voyage s'est très bien passé. J'étais attendue à New York par Owen, le journaliste ami de Delmas, j'ai été transportée, nourrie, logée avec une grande gentillesse. La visite à la prison fut une autre histoire. Attente interminable dans une cohue de gens à bout de nerfs, agressifs, prise en charge par un surveillant au poste de contrôle à l'entrée qui m'a trimballée dans toute la prison, sous prétexte que mon mari était au secret, donc on ne le mélangeait pas avec les autres détenus. Je crois surtout que l'on voulait me faire peur. Bruit des verrous, cris, hurlements, chahuts, tintamarres, odeurs, je m'étais préparée, je marchais tête baissée, à l'aveugle, concentrée sur moi-même. Puis je me suis retrouvée en face de mon mari, dans une petite pièce coupée en deux par une paroi en plexiglas, tous les deux seuls sous le regard vigilant d'un gardien qui se tenait un

peu en retrait. Une vague d'émotion, une montée des larmes, surtout ne rien laisser paraître. J'avais préparé un paquet de photos de nos deux garçons, au dos de l'une d'elles j'avais écrit : « A combien estimes-tu le prix de ton silence ? ». Je lui montrais les photos une à une en les plaquant sur la vitre, et profitais d'un moment d'inattention du gardien pour lui montrer le mot. Il avait vu, et compris. Je rangeais les photos et lui demandais à quel prix je pouvais vendre cette villa sur la Côte d'Azur, que nous n'avions jamais eue.

- Deux millions, je pense. Pas moins.

- Très bien. Tu peux compter sur moi.

Fin de la visite. Owen m'attendait à la sortie. Je voulais ménager mes deux journalistes. Je lui ai dit que leur question avait bien été transmise, mais que mon mari n'avait pas la réponse, et pensait que d'éventuelles transactions n'avaient pas encore été engagées quand il avait été arrêté. Et je suis rentrée à Paris.

Dès mon retour, je téléphonais à toutes mes amies et connaissances à Orstam pour m'apitoyer sur la situation de mon mari en prison, abandonné de tous, et sur mon propre sort. Faire monter la pression dans l'entreprise pouvait toujours être utile. Et c'était l'occasion d'entretenir mes relations, de me tenir au courant de ce qui se passait en interne. Je déjeunais aussi régulièrement avec Delmas, à tout hasard. Un jour, il me dit :

- J'ai appris par le service de presse d'Orstam que le grand patron va tenir une conférence de presse...

Je n'en avais pas entendu parler.

- Ah tiens ! Pourquoi ?

- L'entreprise serait dans une situation très délicate, et n'aurait pas assez de cash en caisse pour couvrir ses besoins...

- Curieux. Je ne suis pas au courant.

Il m'a regardé d'un air bizarre.

- Et vous devriez l'être ?

Je l'ai laissé dire, j'ai sorti mon portable, et j'ai appelé mon amie, la secrétaire du service financier d'Orstam. Tout allait bien d'après elle. Le bilan officiel ne serait publié que dans trois mois, mais la situation était saine, meilleure que l'an dernier. J'ai retransmis à Delmas, et il s'est mis à réfléchir. Puis il s'est décidé.

- Si Orstam se porte bien, les actions sont chères...

- D'accord.

- ... Et le rachat éventuel par un concurrent est plus difficile.

- Logique.

- Si le concurrent en question a exercé un chantage sur le patron, dont l'arrestation de votre mari serait un épisode, et que ce chantage a marché, le patron...

- ... va chercher à faire chuter le cours de l'action pour faciliter le rachat et se débarrasser du maître chanteur.

- Une annonce en fanfare de résultats catastrophiques par le patron lui-même est un moyen infaillible. Et quand l'opération de rachat sera réalisée, tout le monde aura oublié la diffusion de fausses nouvelles et le coup en bourse.

C'était à mon tour de réfléchir. Vite fait.

- Pendant l'opération, le patron est fragile, il a besoin de complicités dans l'entreprise et de silence en dehors. Des révélations fracassantes à la veille de la conférence de presse mettraient toute la manœuvre en péril ?

- Certainement.

- Je vais prendre rendez-vous avec lui. La femme de Lamblin, la pression qui monte dans la boîte, il ne pourra pas refuser. Et vous m'accompagnerez.

Carvoux, le grand patron d'Orstam, m'a reçue très rapidement. Quand je suis entrée dans son superbe bureau, tout en haut de la tour du siège social, avec vue panoramique sur le quartier de La Défense, le Bois, la Tour Eiffel, je me suis sentie impressionnée, j'ai eu peur de perdre mes moyens. Heureusement,

Carvoux m'a reçue avec condescendance, « Ma pauvre madame Lamblin... », et il avait fait préparer des cafés et des biscuits sur une table basse, dans le coin salon de son bureau. Cela m'a fait rire, j'ai retrouvé mon équilibre, et je lui ai présenté Delmas : « Mon conseiller financier. » Il a marqué sa surprise, puis a commencé à me garantir que l'entreprise faisait tout pour obtenir la libération la plus rapide de mon mari. Je lui ai coupé la parole.

- J'en suis certaine. Aussi ce n'est pas de cela que je voulais vous parler, mais de la conférence de presse que vous allez tenir. D'un geste, je l'ai empêché de m'interrompre. Imaginez l'effet que ferait pendant cette conférence certaines questions sur la stratégie d'EasternWestern Bank, ou le pillage de votre correspondance interne par les Américains, ou pire, le caractère imaginaire de la crise de cash que vous voulez annoncer. Vous avez besoin de calme avant et pendant la conférence. Vous avez aussi besoin que mon mari continue à se taire. Vous savez que je lui ai rendu visite ?

- Je l'ai appris ces jours-ci, le bruit court dans les couloirs.

- Mon mari est prêt à se taire jusqu'à sa libération. Mais le calme et le silence ont un prix.

- Lequel ?

- Trois millions.

Il s'est retourné, face à la bais, les mains croisées dans le dos. Nous ne bougions pas. Puis il est revenu vers nous.

- Quelle garantie ai-je que vous respecterez vos engagements de calme et de silence ?

- La meilleure, monsieur, nos propres intérêts et les vôtres. La transaction que nous sommes en train de négocier est frauduleuse, au moindre accroc, nous perdons tout. De votre côté, vous perdez encore plus. Nous respecterons donc nos engagements de part et d'autre.

- Comment procédons-nous ?

- Sur cette question, moi je ne connais rien aux affaires vous savez, je suis une épouse au foyer. Je vous laisse régler ça avec mon conseiller financier.

La conférence de presse s'est tenue. Orstam à court de liquidités. Les journalistes ont enregistré, et répercuté, sans commentaires. Dans la semaine qui a suivi, le cours de l'action en bourse a perdu un tiers de sa valeur, et la chute ensuite a continué. Deux mois plus tard, Orstam était absorbée, le bilan officiel publié, aucune crise de cash.

Les trois millions ont été versés sur un compte à Singapour. J'ai donné 250 000 euros aux deux journalistes qui, à mon sens, l'avaient bien mérité. Ce qui les a convaincus de ne rien publier sur nos opérations.

Quelques mois plus tard, je suis allée attendre mon mari à sa sortie de prison. Il m'a prise dans ses bras, extrêmement ému.

- Les femmes apprennent vite, par les temps qui courent. Je te trouve très attirante.

- Plus que les petites jeunes filles cocaïnées ?

- Beaucoup plus.

(Toute l'histoire du rachat - racket d'Orstam dans le prochain roman de Manotti « Usual Racket ».)